Quarante-septième année. — N° 125. (EDITION DU MATIN) LUNDI 5 MAI 1902.

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRERIE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
PATEK-PHILIPPE ET Cie DE GENÈVE
ET DES
1res Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES : A Roubaix, au bureau du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, au bureau du journal, rue Carnot, 5. — A Mouvaux, chez M. Henri Lefebvre, rue de la Station. — A Paris et à Bruxelles, dans les agences de publicité. — Le Journal de Roubaix est en vente dans les principaux Kiosques et Bibliothèques de Paris.

Chronique

LES ENFANTS

Ah ! la pointe du jour naissant dans le grand salon de l'hôtel d'Outrehaye, naguère ouvert pour des fêtes brillantes et où venait de se passer le plus affreux, le plus imprévu des drames !...

Sur une table d'un grand style, une lampe d'office, la première lumière apportée, achevait de brûler. Les domestiques ,bouleversés encore, se taisaient maintenant, intimidés, devant le commissaire de police et le médecin qui, prévenus au milieu de la nuit, après avoir fait leurs constatations et noté l'horrible et brutale vérité, discutaient sur les péripéties de la mort du comte et de la comtesse d'Outrehaye, gisant là, sur le tapis plein de sang.

Des policiers allaient et venaient dans la vaste pièce, dont les murs étaient ornés de belles tapisseries anciennes. Ils avaient relevé les traces d'une épouvantable lutte, tout ce qui pouvait servir à reconstituer les détails du tragique événement qui s'était déroulé.

Le valet de chambre, très pâle, le visage décomposé, rentra dans le salon. Il y avait une heure qu'il était parti.

— Eh bien ? dit le commissaire.

— Je n'ai trouvé personne : le frère de Monsieur s'est embarqué, avant-hier, pour un long voyage... Le père de Madame est dans son château des Ardennes. D'ailleurs, il est très âgé, à peu près infirme... Je n'ai pas osé prendre sur moi la rédaction de la dépêche à lui envoyer...

— Alors, il n'y a aucun proche parent présent à Paris ?

— Non, monsieur le commissaire... En cette maison, vous pensez... M. le comte n'était revenu d'Outrehaye qu'il y a huit jours, et on devait y retourner après-demain.

— Il y a bien le vieux marquis de Bourgery, un intime ami, un peu cousin, le parrain de Madame, qu'il adorait... Oui, au fait, c'est lui, sans doute, que le malheur touchera le plus...

— Allez le chercher !

La porte s'ouvrit. Un agent introduisait un magistrat, réveillé tout à l'heure, et mal réveillé. Il avait le teint blafard et il était de fort mauvaise humeur.

Il dit :

— Quelle histoire !

Il considéra un instant les deux corps, qu'on avait laissés dans la position où on les avait trouvés.

— Voyons, racontez-moi...

— Mon Dieu, monsieur le procureur, fit le commissaire, d'après les indications, confirmées par les interrogatoires des gens de services, c'est un meurtre, suivi de suicide. Le comte d'Outrehaye a tué la comtesse, puis, éperdu, affolé ,s'est tué lui-même.

— Pourquoi ?

— Ah ! voilà... C'est un mystère...

— Et la famille ?

— Personne à Paris... J'ai envoyé chercher un certain marquis de Bourgery qui, à ce qu'on dit ici...

— Un excellent homme ; je le connais un peu.

Le jour grandissait, dans le jardin de l'hôtel, par cette radieuse matinée de juin ; on entendait des pépiements d'oiseaux. On ne pensait pas à éteindre la lampe. Le bouleversement du salon apparaissait lamentable. On marchait dans le sang.

Une heure ne s'était pas tout à fait écoulée lorsque M. de Bourgery entra. Il se contenait à peine : il avait le visage plein de larmes. Quand il aperçut les deux cadavres, il s'écroula sur un fauteuil.

— Les malheureux ! murmura-t-il.

Il essaya de se reprendre, reconnut, malgré son trouble, le magistrat, baissa les yeux, puis, avec effort, il dit :

— Je suis à votre disposition... pour faire... tout ce qu'il faudra.

Le soleil commença à jeter une traînée de lumière qui vint se poser sur le visage convulsé du comte d'Outrehaye, toujours étendu sur le tapis.

Il y eut un effrayant silence. Le marquis sanglotait ; on respectait son désespoir. Il avait aimé la comtesse d'une affection paternelle ; il avait reporté sur elle tout ce qui restait de tendresse en son cœur dévasté...

Mais une femme de chambre dit, tout à coup :

— Et les enfants !

Les enfants, qui dormaient au premier étage, dans leurs petites chambres, et qu'on avait oubliés ! Les enfants qui, par miracle, ne s'étaient pas réveillés, malgré ces allées et venues, les enfants — les neuf ans de la petite Berthe, les onze ans du petit vicomte Jean — qui s'étonneraient bientôt de ne pas avoir, comme d'habitude, le baiser maternel de leur mère... Et si, dans l'abandon où on les avait laissés, ils s'inquiétaient de cette solitude inaccoutumée, s'ils descendaient d'eux-mêmes ?...

Tous ceux qui étaient là eurent le cœur serré à cette idée.

Que leur dire ? Que répondre à leurs questions ? demanda avec anxiété la femme de chambre.

— Voilà, monsieur, fit le procureur en s'adressant à M. de Bourgery, la tâche la plus délicate à remplir...

— Ah, Dieu !... les pauvres chérubins !... oui, il ne faut pas qu'ils puissent deviner... C'est à moi de me charger d'eux.

Il monta vers les chambres où ils dormaient encore. Avec un grand courage, il essuya ses larmes, il tenta de sourire. Il les appela doucement, Berthe et Jean s'éveillèrent ; on les habilla vite.

Il leur dit :

— C'est une surprise... Je vous emmène en voyage ,avec moi .Dépêchons-nous !

Les enfants battirent des mains, heureux. Mais ils interrogèrent :

— Et papa... et maman ?

— Ils sont partis cette nuit ; c'est un grand secret... Ils me donneront bientôt de leurs nouvelles.

Ils avaient cessé de rire. La voix de M. de Bourgery tremblait par moment, d'ailleurs. Ils sentaient confusément qu'on leur cachait quelque chose.

Berthe demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, aujourd'hui ?

Et Jean ajouta gravement :

— Ce n'est pas naturel.

— Ah ! c'est ainsi que vous m'accueillez ! reprit M. de Bourgery, en affectant, par un suprême effort de pieuse dissimulation, une gronderie de bonne humeur.

Les domestiques, en hâte, préparaient des valises.

— Et où va-t-on ? dit Jean.

— Vous verrez, répondit M. de Bourgery... J'espère que vous vous amuserez...

Berthe était déjà en bas de l'escalier. La femme de chambre dut courir à sa poursuite, l'arrêta juste au moment où elle allait ouvrir la porte du salon :

— Pas par ici !... on a tout fermé !

— Tiens !... c'est drôle...

Une angoisse prenait les petits. Ils ne voulaient plus quitter la maison... Il fallut les entraîner par des couloirs, user de ruses pour qu'ils ne s'aperçussent point de ce qu'il y avait d'insolite et d'étrange dans l'hôtel. Malgré toutes les précautions, Berthe entrevit un des agents de police et voulut savoir quel était cet homme-là, acceptant mal la réponse vague qui lui fut faite.

M. de Bourgery emmena les enfants chez lui. Il n'y avait de train que le soir. Il ne les quitta pas d'un seul instant, s'ingéniant à les distraire, à dissiper l'inquiétude triste qui pesait sur eux. Le drame était déjà connu dans Paris ; il veilla à ce qu'ils demeurassent au fond de l'appartement : l'horrible chose, si la voix du crieur de journaux, annonçant l'événement, était parvenue jusqu'à eux !

Il ne respira un peu que le lendemain, quand il fut avec eux hors de France, en Allemagne, dans un pays dont ils ne connaissaient pas la langue, et il les conduisit de ville en ville, n'inscrivant que son nom à lui dans les hôtels.

— Pourquoi donc maman ne nous écrit-elle pas ? demandaient-ils souvent.

Et M. de Bourgery s'appliquait laborieusement à trouver des prétextes nouveaux pour expliquer ce silence. Il était à bout d'imagination. Il essayait de les distraire, d'éveiller sans cesse leur attention sur des choses qui pussent dissiper la préoccupation qu'il sentait grandir en eux. Il surprenait parfois des larmes dans leurs yeux.

Il avait, le pauvre vieil homme, si accablé, bien à faire pour éviter les révélations de hasard; cette tragique aventure avait causé un bruit considérable, était, partout, un sujet courant de conversation. Il n'était point de journal illustré qui ne l'eût reproduite, en quelque dessin. Et M. de Bourgery, bien qu'il cherchât les petites villes les plus calmes, les plus lointaines, continuait à craindre le malheur d'une de ces déplorables images s'égarant sous les regards de ses pupilles, si tendrement et si jalousement qu'il veillât sur eux...

Ceux-ci bien que leur âge les rendît accessibles à des impressions vives du moment, gardaient une sorte de peur de ces perpétuels voyages sans but et de l'étonnant retard aux nouvelles directes, toujours promises, de leurs parents.

Un jour, dans une sorte de village où ils s'étaient arrêtés, ils tombèrent au milieu d'une fête foraine. Ils en parcoururent les baraques, un instant amusés par cette animation. Une primitive installation de théâtre en plein vent, tenu par un Italien, attira leur attention. Ils souhaitèrent d'y entrer, souriant de l'extraordinaire faconde de l'impresario, bien qu'ils ne comprissent rien à ce qu'il annonçait. L'homme s'inclina profondément devant ces hôtes de marque, qu'il salua de tous les compliments que fournit une langue riche en formules obséquieuses, et les plaça au premier rang.

Le spectacle commença, et ce furent d'abord des marionnettes dans les farces classiques, puis des ombres chinoises, puis (l'Italien n'avait pas menti en promettant des divertissements variés), des projections de vues de sites célèbres et des jeux de lumière. Pendant l'entr'acte, M. de Bourgery s'inquiéta d'aller chercher quelques friandises pour les enfants ; il ne fut absent qu'un moment.

Alors qu'il revenait, il entendit deux cris d'épouvante. Il courut en hâte vers Berthe et son frère. La fillette était secouée d'une terrible crise de nerfs, le petit Jean était tremblant, anéanti. Déjà on s'empressait autour d'eux, on essayait de les calmer ; mais leur visage, décomposé, attestait le ravage profond, la détresse inouïe de ces cœurs d'enfants.

M. de Bourgery, affolé, cherchant à comprendre ce qui avait pu se passer, leva machinalement les yeux vers le petit théâtre, et il eut un frisson de terreur. Un écriteau indiquait, avec pompe, une partie du spectacle réservée à l'évocation, « presque grandeur nature », de récents faits-divers fameux, et la bande mobile qui annonçait chaque événement portait, en grosses lettres : « Il drama di Outrehaye. »

Tout s'était arrêté dans l'émotion causée par les gémissements des enfants, et dans le cadre apparaissaient, d'après un journal illustré et avec une ressemblance suffisante pour qu'on les pût reconnaître, les héros de l'affreuse scène, le comte frappant la comtesse dans l'horreur d'une lutte suprême...

Et c'est ainsi que Berthe et Jean d'Outrehaye apprirent qu'ils étaient orphelins.

PAUL GINISTY.

INFORMATIONS

POUR EMPÊCHER LA PROPAGANDE DANS LES CASERNES

Paris, 3 mai. — Le ministre de la guerre vient d'adresser au gouverneur militaire de Paris une lettre l'invitant à interdire dans les casernes l'introduction des écrits provenant de la Bourse du Travail et à empêcher les militaires d'assister aux réunions des différentes Bourses du Travail où l'on prêche aux soldats l'embauchage dans les troupes révolutionnaires et la désobéissance aux officiers en cas de révolution.

LA DATE DE LA RENTRÉE DE LA CHAMBRE

Paris, 3 mai. — Contrairement à ce qu'on annonçait ce matin, c'est bien le 1er juin que la Chambre doit reprendre ses travaux. Les pouvoirs de la Chambre actuelle expirent le 31 mai et c'est obligatoirement et sans convocation nouvelle que la Chambre, issue des scrutins des 27 avril et 11 mai, devra se réunir au Palais-Bourbon.

UNE CONFÉRENCE DE M. BRUNETIÈRE

Paris, 3 mai. — Hier, dans une conférence très applaudie, donnée à l'occasion des noces d'or du Cercle du Luxembourg, M. Brunetière a développé cette pensée que le fond de toute question sociale est une question morale et que la base nécessaire de toute morale est la religion.

ACTUALITÉ

— Ça, c'est épatant... Il n'y a que cinq jours que ce socialiste est élu, et il ne me salue déjà plus !

LE LIEUTENANT-COLONEL MARCHAND

La Rochelle, 3 mai. — On lit dans les *Tablettes des Deux-Charentes* :

« Un bruit court, d'après lequel M. le lieutenant-colonel Marchand serait inscrit d'office sur le tableau d'avancement pour le grade de colonel, en récompense des services qu'il vient de rendre en Chine. »

FIN DE LA GRÈVE DE L'*URBAINE*

Paris, 3 mai. — La grève des cochers de l'*Urbaine* est terminée. Ce matin, tous les grévistes se sont présentés aux différents dépôts de la Compagnie, mais un certain nombre d'entre eux n'ont pas été repris.

LE ROI DE SUÈDE EN FRANCE

Rennes, 3 mai. — Le roi Oscar de Suède est arrivé à une heure 22 par le train de Nantes.

Après un déjeuner au buffet de la gare, il s'est rendu à la mairie, où la municipalité lui a offert un vin d'honneur. La réception a été très respectueuse.

Quelques curieux se pressaient sur le passage du roi.

Le roi Oscar est parti par le rapide de quatre heures.

LE MINEURS DE L'OURAL. — GRAVES EXCÈS. — RÉPRESSION SANGLANTE

Les journaux de Galicie rapportent que des troubles très graves ont éclaté, ces temps derniers,dans les exploitations minières de l'Oural. A Taskentsko, des milliers de mineurs ont essayé de faire sauter à la dynamite la maison du directeur.

La troupe étant intervenue, une véritable bataille s'engagea entre les émeutiers et la force publique. Douze mineurs et deux gendarmes ont été tués dans la collision. Il y a eu, de plus, une centaine de blessés.

L'INSURRECTION DANS L'YÉMEN

L'insurrection dans l'Yémen prend les plus graves proportions.

Les troupes turques auraient été battues.

CHOSES & AUTRES

Le président interroge Jean Hiroux.

— Hiroux, il est avéré que vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait.

— C'est vrai, monsieur le président ; mais je lui expliquais quelque chose, et, comme elle ne comprenait pas, dame !... je l'ai mise sur la voie !

—×—

Un électeur rencontre un député blackboulé :

— Comment, c'est pour cela que vous portez un deuil aussi noir ?

— Dame, mon mandat vient définitivement d'expirer.

LE SUAIRE DU CHRIST

Une conversation avec l'archevêque de Turin

Un correspondant de Turin télégraphie au *Figaro* le compte-rendu d'une audience qu'a bien voulu lui accorder S. Em. le cardinal Richelmy, et au cours de laquelle le vénérable prélat lui a exposé les raisons pour lesquelles il croit personnellement à l'authenticité du Suaire dont les reproductions photographiques ont provoqué dans le monde savant, autant que dans le monde religieux, une si profonde émotion.

Nos lecteurs seront certainement heureux de connaître l'opinion motivée de ce prince de l'Eglise sur la question.

— Avant tout, déclare Son Eminence, il faut qu'il soit bien entendu que les opinions sont, en l'espèce, tout à fait libres. Il ne s'agit pas d'article de foi. Un croyant peut être un parfait catholique et ne pas croire à l'authenticité du Saint Suaire de Turin.

» J'y crois pour plusieurs raisons. D'abord, le Christ pouvait très bien produire un fait en dehors de l'ordre naturel, et imprimer ses traits sur un linceul. Mais je mets à part cette hypothèse. »

Le cardinal me présentait deux belles photographies de la tête du Christ.

— Voyez ces deux épreuves : l'une négative et l'autre positive, prises sur le Saint Suaire. N'est-il pas extraordinaire que vous découvriez infiniment plus de détails et de netteté sur le négatif que sur le positif ?

» Et cependant quand vous regardez le linceul sacré à l'œil nu, vous ne voyez que le positif, sans beaucoup de détails. Et à quoi doit-on le portrait exact détaillé du Christ ? Au négatif obtenu par la photographie.

» Sans vouloir remonter aux temps très anciens, nous avons cette précieuse relique à Turin, apportée par le duc Emmanuel Philibert, depuis le 14 septembre 1578, c'est-à-dire depuis 324 ans, enfermée soigneusement dans un coffre. Elle n'a pu être soumise à aucune altération.

» Or, est-il raisonnable de dire que ces empreintes, au lieu d'être celles du sang du Rédempteur, ne sont que le résultat d'une peinture faite avec du sang de bœuf ou tout autre produit ? Bien entendu, à ces époques, il n'était pas question de la photographie, dont on n'avait pas le moindre soupçon...

» Quel serait donc l'incomparable artiste qui aurait peint sur la toile cette image, n'offrant à l'œil nu que des ombres souvent informes et des détails si extraordinaires en photographie ? Un peintre aurait accentué les détails sur la toile, afin que les yeux humains puissent retrouver une image reconnaissable.

» Un artiste qui aurait eu l'intuition de ce que produit la photographie et aurait donné une œuvre semblable au négatif aurait été un homme de sublime génie et dont le nom aurait été transmis à la postérité.

» Pour moi, et pour les gens impartiaux qui réfléchissent, cela est impossible, et nous sommes heureux de voir la science moderne confirmer nos convictions.

» J'aurais beaucoup de choses à ajouter. Je me borne à une seule observation.

» Voyez les traces des clous du crucifiement. Les clous sont enfoncés, non dans la paume de la main, mais dans le poignet.

» C'est un fait qui avait passé inaperçu. Car voyez tous les tableaux de crucifiements, tous les crucifix qui existent depuis le commencement du christianisme. Tous représentent le Christ sur la croix, les clous perçant la paume des mains. Or, si le Saint Suaire était l'œuvre d'un peintre, est-il admissible que ce peintre eût tout à coup changé la tradition ? Non, il aurait continué à mettre les clous dans la paume de la main, serait resté dans cette tradition qui semblait la vérité. Il n'aurait jamais eu l'audace de remonter un courant de tant de siècles.

» Et c'est précisément le Saint Suaire qui a rétabli la vérité, et rien n'est plus logique. Les clous, enfoncés dans la paume, n'auraient pas trouvé assez de résistance entre les doigts pour retenir le corps. Les clous, au contraire, enfoncés au-dessus du poignet rencontrent la résistance de tous les os, des nerfs de la main et du poignet. Ce fait est une puissante démonstration que nous ne nous trouvons pas en présence d'une œuvre d'art.

» La même observation peut se faire au sujet du coup de lance que reçut le Sauveur et que les peintres et les sculpteurs placent à gauche du côté du cœur. Sur le Saint Suaire, au contraire, la blessure est du côté droit. Un peintre aurait suivi la tradition. »

EMILIO.

SITUATION INDUSTRIELLE & COMMERCIALE

de Roubaix-Tourcoing

Roubaix-Tourcoing, 3 mai 1902.

Nous avons assisté depuis une dizaine de jours à une reprise d'affaires assez accentuée. Les commissions en fabrique sont venues normalement et comme conséquence, les industries annexes du tissage ont une bonne alimentation.

Dans le commerce de laines, des affaires importantes ont été traitées pour la consommation: le tonne lui-même a retrouvé une activité dont il n'avait plus fait preuve depuis longtemps, il en est résulté que les cours ont été fort poussés, le prix de cinq francs semblait être visé, mais il n'a pas été atteint et on clôture aujourd'hui à 4 fr. 82 en moyenne.

Le ton général des affaires sur place est confiant.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL EN RUSSIE

A DUNKERQUE

La réception du Président de la République, à son retour à Dunkerque, est régiée de la façon suivante :

M. Waldeck-Rousseau quittera Paris dans l'après-midi du 26 pour se rendre à Dunkerque .Il descendra à la sous-préfecture où il passera la nuit.

La division accompagnant le Président, entrera, le lendemain 27, vers huit heures et demie du matin dans le port de Dunkerque.

Après avoir été salué à son débarquement par les autorités du département et les corps constitués, M. Loubet ira visiter le sanatorium de Saint-Pol, à 3 kilomètres de Dunkerque; puis il rentrera en ville vers dix heures et inaugurera à la Chambre de commerce les plaques commémoratives de la réception des souverains russes, le 17 septembre dernier.

Un déjeuner de 350 couverts lui sera ensuite offert à l'Hôtel-de-Ville, par le Conseil général du département du Nord.

Le départ du train présidentiel aura lieu vers deux heures, de façon que le retour à l'Elysée s'effectue vers six heures, c'est-à-dire avant la nuit.

Les Elections Législatives

La concentration radicale-socialiste

Paris, 3 mai. — Le Comité exécutif du parti républicain radical et radical-socialiste adresse un appel aux électeurs dont nous extrayons, à titre documentaire, le passage suivant :

Une étroite union doit resserrer, contre l'ennemi commun, tous ceux qui s'associent à l'œuvre de défense et de réformes républicaines, depuis le socialisme jusqu'aux éléments les plus modérés.

Soucieux, malgré ses sympathies particulières, de ne se mêler en rien, pour le premier tour, aux divisions les plus légitimes de la démocratie, le comité exécutif du parti républicain, radical et radical-socialiste, élu par le congrès du 21 juin dernier, n'a voulu indiquer jusqu'ici aucune préférence pour les républicains restés fidèles. C'est le suffrage universel qui a désigné, dans leur rang, les candidats du scrutin définitif. Quelles que soient les divergences de doctrine, quelle qu'ait été l'ardeur des querelles, les hommes disparaissent, il ne reste que le drapeau.

Nous adjurons tous les bons républicains, si fondés que leur paraissent leurs griefs contre leurs compétiteurs de la veille, de se soumettre à la règle générale. Si l'on permettait à qui que ce soit de s'y soustraire, nombre de candidats déçus en prendraient prétexte pour faire de même, et l'union nécessaire à la victoire serait compromise dans toute la France.

Ce manifeste porte la signature de M. Combes, président de la gauche démocratique, de M. Desmons, vice-président du Sénat. Y figure aussi, naturellement, le nom de l'infortuné Henri Brisson.

Il est suivi de la liste des candidats patronnée par ce comité. Nous y relevons les noms suivants :

A Paris, les collectivistes Deville, Viviani, Allemane, Millerand, Bagnol, Chauvière, Clovis Hugues, Rouanet, Renou, Walter et Veber, ainsi que le chef dreyfusard Férand Buisson.

En province, il patronne les candidatures révolutionnaires de MM. Turot, à Saint-Quentin ; Carnaud et Flaissières, à Marseille ; Bouhey-Allex, à Dijon ; de Pressensé, à Lyon ; Benezech, à Montpellier ; Ghesquière et Delory, à Lille ; Thierry-Cazes, à Lectoure ; Jourde,à Bordeaux, et Constant, à Montluçon.

Les candidatures qui intéressent notre région et qui sont patronnées avec les précédentes par le comité exécutif radical sont les suivantes :

Debève, Lozé, Cardon, Dron, Lepez, Debiève, Selle, Cadot et Boucher-Cadart.

Le comité patronne enfin la candidature de M. Georges Leygues à Villeneuve-sur-Lot et, ô misère ! celle de M. Brisson, à Dié.

Cet appel sera affiché par tous les candidats qui, au second tour, portent le drapeau de la République sectaire.

Le sauvetage de M. Millerand

Toutes les forces gouvernementales s'emploient en ce moment à sauver M. Millerand ; mais le cas est très difficile.

Le parti ouvrier français avait jugé, avant les élections, qu'il importait à sa cause de présenter quelques candidats, en vue d'amener le triomphe de la société collectiviste le plus vite possible. En ce temps-là, les révolutionnaires avaient lancé un manifeste où ils annonçaient leur intention de ne pactiser avec personne. Aujourd'hui, la fédération de la région parisienne du parti guesdiste retire ses candidats. Que s'est-il passé depuis le 27 avril ?

Mais le procès-verbal du parti guesdiste ne dit pas que ses anciens candidats doivent désigner à qui iront leurs voix ; ils se retirent purement et simplement. Ainsi,les guesdistes ne font pas le bonheur complot du ministère. Que faire ? M. Millerand n'est pas embarrassé pour si peu. Il fait appel à M. Guérard, l'organisateur de la grève générale des chemins de fer, à l'homme qui a médité de rendre impossible le fonctionnement des chemins de fer en temps de mobilisation, et ainsi, fait-on remarquer, la candidature de M. Millerand et la défense républicaine prennent leur véritable caractère de conspiration contre l'existence même de la France.

Les adieux de M. Brisson

Paris, 3 mai. — M. Brisson qui, depuis dimanche, avait gardé un prudent silence, se décide enfin à faire aux électeurs du Xe ses derniers adieux. Dans des affiches placardées ce matin, le pauvre homme, remerciant ses amis de la mauvaise fortune, leur dit notamment à propos de sa fuite :

J'ai accepté, non sans un déchirement profond, nous resterons amis.

Héroïsme suprême ! C'est pour la République qu'il s'en va.

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

Déclaration du président Krüger

Le président Krüger vient de recevoir les félicitations des sociétés boërophiles de Berlin. Il leur a déclaré que toutes les nouvelles qui tendent à annoncer la paix prochaine ne sont que des manœuvres destinées à apaiser l'opinion tant en Irlande qu'en Angleterre.

Les pourparlers avec les chefs des commandos ne sont qu'une formalité et la paix ne peut être conclue sans son consentement.

LE TRUST DE L'OCÉAN

New-York, 3 mai. — Les garants du syndicat de navigation doivent effectuer, le 5 mai prochain, entre les mains de M. Pierpont Morgan, le premier versement de leur garantie, c'est-à-dire 25 % des 50 millions de dollars (250 millions de francs), que le syndicat doit fournir. On croit savoir que la moitié des 50 millions a été garantie à Londres, et l'autre moitié aux Etats-Unis.

On n'a pu savoir ici le montant de la somme à payer par la Compagnie White Star.

FAITS DIVERS

SUR LA PISTE D'ASSASSINS

Paris, 3 mai. — La police fait annoncer qu'elle est sur les traces des assassins dont les crimes ont ensanglanté la ville ces jours derniers.

Elle croit tenir les assassins de la vieille femme de Montmartre. Ce seraient les deux individus dénoncés par un de leurs complices et détenus avec lui à la Santé où ils ont été envoyés tous les trois pour cambriolage.

On annonce que le crime de l'avenue Kléber aboutira à une arrestation sensationnelle qui fera de ce crime un des moins banals de l'année. Enfin, M. Cochefert est parti en personne à la poursuite des assassins de Gennevilliers qu'il croit connaître.

La police vient d'opérer l'arrestation d'un jeune homme de dix-sept ans, compromis, paraît-il, dans le crime de Gennevilliers.

UNE VIEILLE FEMME ASSASSINÉE —

Privas, 3 mai. — Une vieille femme de 73 ans, la veuve Cotte, habitant Cornas, a été trouvée assassinée dans sa maison. La victime était étendue dans une mare de sang, elle portait au cou des traces de strangulation. Le vol est le mobile du crime.

DRAME PASSIONNEL A SAUMUR —

Saumur 3 mai. — Ce matin, à deux heures, l'élève officier Decosta, du 6e chasseurs, a tiré plusieurs coups de revolver sur sa maîtresse, Mlle Blanche de Flandre, artiste de café-concert. Decosta a ensuite tourné son arme contre lui.

LA NEIGE DANS LES VOSGES

Saint-Dié, 3 mai. — Cette nuit, la neige est tombée et a couvert les sommets des Hautes-Vosges. Il fait froid comme en plein hiver.

LES DANGERS DU TIMBRE-POSTE

Le journal anglais *The Lancet* possède un laboratoire où l'on étudie les questions qui peuvent intéresser la santé et la sécurité du gros public. Les travaux de ce laboratoire méritent souvent d'être signalés, par exemple les recherches récentes sur les dangers du timbre-poste. Le timbre que l'on humecte pour le coller sur l'enveloppe introduit dans l'organisme des substances étrangères qui peuvent être nocives, le fait est démontré par quelques cas d'empoisonnements encore assez récents. Or, le nouveau timbre anglais de 10 centimes, le plus usité du reste, est rouge, et le rouge comme on sait est généralement à base d'aniline. Les experts du *Lancet* ont trouvé que la teinture d'aniline employée était inoffensive et que de plus elle résistait très bien à l'air et à l'humidité. Voilà qui rassure le public anglais, du moins en ce qui concerne la teinture, mais ne reste-t-il pas les microbes ? Tout compte fait, il vaut mieux jusqu'à nouvel ordre s'abstenir de mouiller soi-même les timbres et employer à cet effet une petite éponge ou quelque autre artifice.

LA PRODUCTION DU CUIVRE

D'après *The Mineral Industry*, la production du cuivre dans le monde a été en 1900 de 492.625 tonnes contre 484.852 en 1899. En France, la production, cette même année, a atteint 6600, soit moins de 1.5 pour cent de la production totale. C'est pourtant en France qu'ont pris naissance les procédés de traitement du cuivre que l'on exploite à l'étranger.

L'ACÉTYLÈNE ET LA TÉLÉGRAPHIE OPTIQUE

Quelques journaux rapportent qu'on vient de faire des essais dans l'armée allemande, sur l'emploi de l'acétylène, dans le service télégraphique optique. Dans ce cas, l'acétylène mélangé à une certaine proportion d'oxigène donne une lumière trois fois plus intense que la lumière oxydrique. L'éclat en est tellement puissant que, même en plein jour, des signaux peuvent être envoyés à plus de 8 kilomètres. La nuit, cette distance est presque triplée.

UNE PLUIE DE BOUE

Il y a deux ou trois mois, dans la région de Bristol, en Angleterre, un phénomène météorologique assez rare s'est présenté. Une pluie de boue s'est abattue sur plusieurs villages. Les arbres, les toits, les clôtures, les vitres des serres étaient barbouillés, ou plutôt tachés d'une boue rougeâtre; des vêtements d'enfants qui étaient pendus en plein air,pour y sécher, furent rentrés couverts de taches couleur de rouille, qui nécessitèrent un nouveau lavage. La pluie, d'après différents témoins oculaires, dura un quart d'heure environ : elle eut lieu à sept heures et quart du matin. Il convient d'ajouter que, dans certaines localités, la substance rougeâtre tomba, non sous forme de boue, mais sous forme de poussière. On comprend du reste le mécanisme du phénomène : des vents violents, passant sur un sol sec, ferrugineux, dont la partie superficielle est à l'état pulvérulent, ont enlevé dans les airs la poussière; plus tard et plus loin, les mouvements atmosphériques se calmant, la poussière, par son poids, est peu à peu tombée vers la terre, y arrivant sous sa forme sèche, là où il faisait beau, et y arrivant sous forme de boue là où les gouttes de pluie traversaient le nuage de matières solides, et s'en incorporaient des parcelles. Il reste à savoir, toutefois, où les vents ont ramassé la poussière. Celle-ci peut venir de très loin; mais par l'analyse, on en découvrira la provenance.

UNE VILLE DU JAPON DÉTRUITE EN PARTIE PAR UN INCENDIE

Londres, 3 mai. — Un télégramme de San-Francisco annonce que, d'après les nouvelles reçues du Japon, la ville de Sakyenanacho, très importante par ses nombreuses fabriques, a été en grande partie détruite par un incendie; soixante-quinze personnes ont péri, et plusieurs milliers d'habitants sont sans abri. Les pertes sont évaluées à 77 millions de francs.